

Y a s s i n   C h a r f i

# UNTIL ONE MILLION

Copyright © 2025 by **Yassin CHARFI**

Tous les droits sont réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, y compris la photocopie, l'enregistrement ou d'autres méthodes électroniques ou mécaniques, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

# Table des Matières

## Chapitre 1

Pourquoi es-tu née ?

## Chapitre 2

Jacuzzi et lait d'amande

## Chapitre 3

M. Basil Chêne

## Chapitre 4

Balade sous le clair de lune

## Pourquoi es-tu née ?

Là où les matinées s'éveillaient lentement sous les premières lueurs d'un nouveau mardi, dans le quartier paisible des Arceaux, à Montpellier, vivait Eugénie Beaumont. Âgée de quatorze ans, elle était la fille unique de Thibaud Beaumont, chimiste de profession, et de Perrine Beaumont, juge d'instruction au tribunal judiciaire de Montpellier. L'appartement où ils vivaient, situé au troisième étage d'un immeuble récent, respirait cette tranquillité ordonnée typique des résidences bourgeoises du centre de Montpellier. Chaque pièce y était méticuleusement aménagée, et le silence n'était troublé que par l'écho étouffé de la circulation urbaine. Cependant, ce matin-là, bien qu'habitée à la rigueur d'un quotidien millimétré, Eugénie éprouva quelques difficultés à quitter la chaleur de son lit. Allongée sous ses draps, elle demeura immobile plusieurs minutes, les paupières mi-closes, attentive aux moindres bruits provenant de l'appartement encore endormi. Pourtant, consciente qu'aucun retard ne pouvait être toléré dans ce foyer, elle finit par repousser la couverture d'un geste résigné. Sur le parquet froid, elle posa un pied, puis l'autre, avant de traverser sa chambre sans précipitation, en direction de la salle de bain. Une fois la porte refermée derrière elle, Eugénie procéda à sa toilette avec la minutie d'un rituel quotidien bien établi. Après cela, elle enfila un jean sombre, un pull noir et des baskets impeccablement propres, qu'elle avait préparés la veille, puis se mit à vérifier son cartable. Lorsqu'elle fut certaine de n'avoir rien oublié, elle quitta sa chambre, descendit l'escalier et emprunta le couloir menant à la cuisine. Là, l'attendait la table du petit-déjeuner, dressée avec soin par sa mère qui, assise à sa place habituelle, buvait son chocolat au lait d'une main tout en consultant un dossier de l'autre main. S'approchant, Eugénie déposa un baiser furtif sur la joue de sa mère, puis prit place face à la table garnie. Tendant la main pour attraper un morceau de pain, elle le porta à sa bouche, puis versa un peu de jus de pomme dans son verre avant d'en boire une gorgée. Mais tandis qu'elle levait les yeux, son regard s'arrêta soudainement sur un détail incongru qui tranchait avec l'ordre familial de la table.



Posé non loin d'elle, trônait un paquet de céréales, aux couleurs vives et criardes, rompant l'esthétique habituelle du petit-déjeuner.

- Des Kellogg's Corn Flakes au miel ? Depuis quand on a des Kellogg's Corn Flakes au miel ici ? demanda Eugénie, tout en saisissant la boîte qu'elle tourna dans tous les sens.
- Si ce n'est pas toi qui les as pris, alors ça doit être ton père, répliqua Perrine.
- Papa a fait ça ? Mais il est pourtant anti-bouffe industrielle, s'étonna Eugénie, intriguée.
- C'est ce que je me suis dit aussi, ajouta Perrine.
- Eh oui, c'est bien moi qui ai pris ça, et c'est non pas pour moi, mais pour mon bébé adoré, annonça Thibaud en entrant, avant d'embrasser sa femme et sa fille puis de s'asseoir à son tour.
- Papa, arrête de m'appeler comme ça, je suis grande maintenant, protesta Eugénie.
- Peut-être bien, mais tu resteras mon bébé toute ma vie, répondit Thibaud en souriant.
- Arrête, papa, c'est gênant, insista Eugénie.
- J'aimerais bien en avoir moi aussi, des Kellogg's Corn Flakes au miel, lança Perrine en jetant un regard des plus tendres à son mari.
- Avec plaisir, mon bébé à moi, plaisanta Thibaud en laissant tomber sa cuillère pour lui adresser un sourire.
- Merci, mon amour à moi, souffla Perrine, dont les yeux ne voyaient plus que lui.
- De rien, mon ange à moi, répondit Thibaud, tout occupé par sa femme.
- Qu'est-ce que vous pouvez être lourds tous les deux ! C'est pas possible... De toute façon, moi, je vais devoir vous laisser, j'ai cours. Alors surtout, ne vous gênez pas pour moi, lâcha Eugénie avant de se lever, de se diriger vers l'entrée, d'enfiler ses chaussures, d'attraper sa veste, de récupérer son sac et de quitter l'appartement.



Dehors, elle se mit soudain à se précipiter, non pas vers l'ascenseur, occupé à cet instant, mais vers l'escalier qu'elle dévala à toute vitesse. À la sortie de l'immeuble, elle s'élança vers l'arrêt de bus, où justement un véhicule approchait. Celui-ci ralentit, s'arrêta devant elle, et, sans attendre, Eugénie y monta aussitôt avant qu'il ne reprenne sa route. Plus tard, lorsqu'elle parvint enfin devant les grilles du Collège Joffre, vaste établissement renommé du centre de Montpellier, elle se fondit sans bruit parmi les élèves et les enseignants. La matinée débuta comme à l'accoutumée par un cours d'arithmétique, puis la deuxième heure fut consacrée au français. Le temps s'égrena ainsi, jusqu'à l'heure du déjeuner où Eugénie, fidèle à ses habitudes, gagna la cantine en compagnie de Béatrice, une camarade de classe avec qui elle avait l'habitude de manger. Elles prirent donc place à l'endroit habituel, et attendirent patiemment, que les cantiniers les autorisent à se servir. Conformément à l'usage, les élèves, les quelques surveillants et enseignants durent patienter plusieurs minutes, le temps que les cuisiniers préparent et organisent le service. Toutefois, une agitation croissante envahissait la salle, comme c'était fréquemment le cas. Ce jour-là, l'effervescence dépassa les limites, car les élèves trépignaient, bavardaient et tentaient de contourner les règles, jusqu'à ce que les cuisiniers, excédés, quittèrent leur cuisine pour imposer le silence d'un ton sec et autoritaire. Leur intervention fit aussitôt retomber l'agitation, et dès que l'ordre fut rétabli, le traditionnel appel au repas retentit. Eugénie et Béatrice avancèrent alors dans la file, récupérèrent leur plateau et prirent place à leur table. Une fois le repas terminé, les élèves regagnèrent leurs classes, et le premier cours de l'après-midi s'écoula sans incident particulier. Vint ensuite le dernier cours de la journée, dispensé par M. Forestier, professeur d'histoire et également professeur principal. Ponctué d'anecdotes précises et d'un ton posé qui lui était propre, le cours s'acheva sans que rien ne vînt troubler son déroulement. Toutefois, lorsque la sonnerie annonça la fin des cours, M. Forestier demanda à Eugénie de rester un instant, ce qu'elle fit sans un mot, en déposant son sac près de son bureau.



- Tu sais ce que je vais te dire, n'est-ce pas ? interrogea-t-il.
- Oui, mais pour l'instant, je n'ai aucune idée de ce que je veux faire vraiment. Rien ne me vient à l'esprit, répondit-elle.
- Et une filière générale avec option sciences humaines ou peut-être un bac techno en ST2S, tu y as pensé ? suggéra-t-il.
- Une filière de quoi ? demanda-t-elle, haussant les sourcils.
- Ce sont des parcours qui ouvrent beaucoup de portes. La filière générale, par exemple, te permet de garder un large choix d'études après le bac. Tu pourrais te spécialiser plus tard en littérature, en sciences sociales, ou même en psychologie. Le ST2S, lui, est plus orienté vers les métiers du social ou du médical. Et si je t'en parle, Eugénie, c'est parce que, depuis que tu es dans ma classe, j'ai remarqué beaucoup d'attention dans ton regard. Tu observes, tu écoutes tout, tout le monde, tout le temps, mais tu ne dis jamais rien. Tu ne bavardes pas, tu ne racontes pas ta vie comme les autres. Tout cela me pousse à penser que tu serais à l'aise dans un parcours où il faut réfléchir, écouter, comprendre les autres. De plus, tu es en troisième, et tu fais partie des cinq meilleurs élèves de la classe. Ton dossier scolaire est excellent, alors je ne m'inquiète pas pour ta capacité à réussir les examens qui te mèneront à ce type de parcours. Un parcours, je précise, qui te permettrait d'avoir ton propre appartement, de t'acheter ce que tu veux sans demander à tes parents, et de voyager avec tes copines en Italie, en Espagne, ou partout où tu auras envie d'aller, expliqua-t-il.
- Mes parents m'achètent déjà tout ce que je veux. Et des copines, je n'en ai pas, répliqua Eugénie, sans détour.
- Pour les copines, oui, ce n'est pas si important d'en avoir, c'est vrai. Quant à tes parents, ils t'offrent peut-être tout aujourd'hui, mais un jour, ils ne seront plus là pour tout payer à ta place. Et il vaudrait mieux que tu sois prête à ça, ajouta-t-il.
- Je peux y aller maintenant ? demanda Eugénie, lasse.
- Dis-moi, Eugénie... pourquoi es-tu née ?
- Pourquoi je suis née ? répéta-t-elle, interloquée.
- Oui. Pourquoi es-tu née ? insista-t-il doucement.
- Je ne comprends pas, lança-t-elle, étonnée par la question.

- Les gens ne naissent pas sans raison, Eugénie. Chacun de nous est donc là pour accomplir quelque chose dans ce monde. C'est pourquoi on a le devoir de le découvrir. Tu sais, je ne suis pas seulement là pour corriger tes copies ou surveiller ton comportement en classe. En tant que professeur principal, mon rôle, c'est aussi de t'encourager à chercher ta voie. Et pour être honnête, je suis un peu embêté, parce que tu restes la seule élève de toute la classe à ne m'avoir encore rien communiqué au sujet de ta fiche de vœux d'orientation. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir patienté. Tu le sais, nous avons déjà évoqué cette question à plusieurs reprises, mais tu continues à me faire attendre. Tu dois également savoir que je ne pourrai pas attendre éternellement. Et ce n'est pas pour te mettre la pression que je te dis ça, mais j'ai pris la peine d'en parler avec le Principal et la conseillère d'orientation, à qui j'ai expliqué que tu étais une élève studieuse, qui a simplement besoin d'un peu plus de temps pour réfléchir. Malheureusement, ces imbéciles n'ont rien voulu entendre et m'ont confirmé ce que je redoutais, autrement dit, que tu devras me donner ta réponse d'ici la fin de la semaine, dernier délai. Alors, je te conseille d'y réfléchir sérieusement. Sinon, je serai contraint d'en informer tes parents, et dans ce cas-là, tu... commença-t-il, avant de s'interrompre en voyant Eugénie se lever brusquement et quitter la pièce sans un mot.

Ainsi, elle s'était retrouvée dehors, exposée à une pluie d'abord discrète, qui se mit à tomber avec une violence inattendue. Alors, elle rejoignit précipitamment l'arrêt de bus, où d'autres collégiens attendaient en silence sous l'abri. Quand enfin le véhicule arriva, Eugénie monta parmi la foule et resta debout avec la majorité d'entre eux, tant il était chargé ce jour-là. Une fois descendue, elle traversa la chaussée d'un pas rapide et longea une poubelle près de laquelle deux chats se battaient violemment. Lorsqu'enfin elle laissa tomber son sac près du canapé, elle attrapa en vitesse une pomme ainsi que deux kiwis qu'elle engloutit à la hâte, avant de se diriger vers la salle de bain. Là, elle prit le temps de laisser l'eau tiède couler sur sa peau, s'essuya soigneusement, puis enfila un large sweat gris. Une fois changée, elle regagna sa chambre, s'installa à son bureau et commença à réviser ses cours de façon plutôt désordonnée, mais ce rythme lui convenait et, jusque-là, lui avait bien réussi. Quelques heures plus tard, la voix de ses parents résonna depuis la cuisine. Eugénie descendit aussitôt et s'attabla face à une assiette bien garnie. Puis, tandis que Thibaud et Perrine échangeaient sourires et anecdotes du jour, Eugénie, quant à elle, mangea lentement, sans prêter attention à leur conversation. Une fois le repas terminé, elle remonta à l'étage, rejoignit la salle de bain et se brossa les dents, avant de revenir dans sa chambre, de s'allonger sur son lit, de croiser les bras derrière la tête et de fixer le plafond blanc. L'esprit ailleurs, elle se mit à repenser à ce que M. Forestier lui avait dit, à propos de cette semaine qui, à première vue, ne semblait pas à prendre à la légère. Tandis qu'elle se perdait dans ses pensées, son regard glissa vers la fenêtre entrouverte, où un ver de terre progressait lentement sur le rebord mouillé. Eugénie, plutôt attendrie, ne put s'empêcher de sourire et de continuer à l'observer. Mais soudain, un étourneau surgit, fondit en un éclair sur la créature, lui arracha la tête d'un coup sec, puis s'envola en emportant les deux morceaux dans son bec. Ainsi, Eugénie resta là, à laisser défiler des pensées qu'elle ne parvenait ni à saisir, ni à formuler clairement. Pendant ce temps, dans la chambre parentale, son père avait lui aussi l'air ailleurs, le regard figé au plafond depuis un bon moment déjà. Incapable de dormir, il demeura dans cet état jusqu'à ce que sa femme, allongée à ses côtés, se retournât et le remarquât encore éveillé.

- Tu ne dors pas encore ? Comment ça se fait que tu ne dors pas encore ? s'étonna-t-elle en se tournant vers lui.
- Je pensais à Eugénie, révéla-t-il.
- Tu pensais à Eugénie ? répéta-t-elle en arquant un sourcil.
- Je me disais que, pour ses soucis à choisir son avenir, je pourrais peut-être la ramener au labo plus souvent, proposa-t-il.
- Tu la ramènes déjà au labo depuis qu'elle a l'âge de tenir debout, et tu sais très bien que ça ne l'intéresse pas. Alors arrête de te prendre la tête avec ça et dors. On en reparlera demain, lui rétorqua-t-elle d'un ton fatigué.
- Tout de même, je me fais du souci pour ma fille, insista-t-il.
- C'est ma fille aussi, je te le rappelle. Et je m'inquiète pour elle également. Sauf que la réalité, c'est que tu as essayé en la traînant dans ton labo, j'ai essayé en l'amenant plus d'une fois au cabinet, et rien ne semble l'intéresser. Alors qu'est-ce qu'on peut y faire ? répliqua-t-elle en soupirant.
- C'est quand même embêtant, admit-il.
- La seule personne qui pourrait vraiment l'aider, ce serait Gervais, proposa-t-elle après un moment de silence.
- Ton petit frère est un psychopathe, lui rappela-t-il.
- Je n'irais pas jusque-là, mais oui, il est un peu... différent. D'ailleurs, il me fait penser à elle, quand il avait son âge. Tu sais, à quatorze ans, lui aussi avait d'excellents résultats, de bonnes capacités, et pourtant, il n'avait goût à rien. Mais un mercredi, au collège, sa classe a été amenée à un atelier de découverte des métiers, où les attendait, sur place, un médecin légiste. Alors que les autres trouvaient ça dégoûtant, Gervais était resté scotché à chaque mot. Ce jour-là, tout a changé, et depuis, il n'a jamais décroché. Après ça, il s'est mis à dévorer des livres de médecine, et aujourd'hui, regarde-le : il est médecin légiste reconnu, régulièrement invité aux quatre coins du monde pour parler de son métier, raconta-t-elle.
- Il parle aussi de sang et de cervelle à tous les repas, tu l'as oublié ? remarqua-t-il.
- Oui, c'est vrai qu'il a un côté un peu sadique, admit-elle en haussant les épaules.
- Et tu veux qu'il parle à Eugénie ? demanda-t-il, surpris.

- Qu’il parle de sang quasiment à chaque fois qu’on le voit, ça me met mal à l’aise également, tu le sais mieux que personne. Mais s’il peut aider Eugénie, oui, pourquoi il n’essaierait pas lui aussi ? clarifia-t-elle.
- Oui, pourquoi pas, comme tu dis, réfléchit-il finalement.

Lorsque le réveil sonna ce mercredi-là, Eugénie l’éteignit aussitôt, puis demeura allongée, l’esprit encore engourdi, perdue dans ses pensées. Après quelques instants d’hésitation, elle finit par se lever lentement et se dirigea vers la salle de bain pour commencer sa toilette matinale. Une fois lavée, elle enfila rapidement les vêtements qu’elle avait préparés la veille, puis rangea soigneusement ses affaires d’école dans son cartable. Ensuite, elle descendit dans la cuisine, où sa mère, occupée à lire un dossier, buvait distraitement son café du matin. Son père arriva quelques minutes plus tard, embrassa tendrement sa femme et sa fille, puis prit place pour commencer son petit-déjeuner habituel. Une fois son repas terminé, Eugénie décida de quitter la table, salua rapidement ses parents et partit rejoindre son arrêt de bus. Arrivée devant le collège, elle enchaîna les cours avec divers professeurs, jusqu’à la cantine où, comme toujours, régnait une agitation incessante. Après avoir déjeuné, elle poursuivit les cours de l’après-midi, bien qu’incapable de rester aussi concentrée que les élèves assis à ses côtés. À la sonnerie annonçant la fin des cours, elle quitta donc l’établissement, mais entendit soudain son père l’appeler depuis la voiture stationnée.

- Papa, mais qu'est-ce que tu fais là ? demanda Eugénie en montant dans la voiture et en refermant la portière.
- Mets ta ceinture, répondit-il en s'engageant tranquillement sur la route.
- J'aime pas la ceinture, grogna-t-elle.
- Je le sais, mais si la police te voit sans ceinture, ils vont m'arrêter, et tu sais bien que ton père n'a pas le permis de conduire. Alors je te laisse imaginer ce qu'ils vont me faire, admit-il en soupirant.
- Tu sais, maman a raison. Tu devrais vraiment te décider à le passer, ajouta-t-elle tout en attachant sa ceinture de sécurité.
- Avec ce que ça coûte, non merci. Puis franchement, j'aurais peur de le rater, confessa-t-il en haussant les épaules.
- Papa, ce n'est pas comme si tu n'avais pas d'argent. Et tu as tout un tas de diplômes accrochés au mur du salon. En plus, tu es chimiste, donc à côté de ça, le permis de conduire, ça devrait être facile à obtenir. C'est quand même mieux que de risquer de prendre une amende, de faire de la prison ou pire, de te faire embarquer la voiture de maman à la fourrière, déclara-t-elle, inquiète.
- Les diplômes accrochés dans le salon..., j'ai triché pour les avoir. Avec ta mère, on s'était promis de ne rien te dire pour te motiver à aller jusqu'au bac. Mais tu sais quoi ? Je crois que tu mérites que je sois honnête avec toi. Par contre, ne dis rien à ta mère. Sinon, ce soir, je suis un homme mort. Et concernant ce permis, j'ai un contact en République tchèque qui peut me faire un faux permis pour pas cher. Alors ne t'inquiète pas trop pour ça, ajouta-t-il.
- Pas de permis de conduire, des faux diplômes accrochés au mur, et maman qui te prête sa voiture et te soutient dans tout ce que tu entreprends... Vous deux, vous êtes complètement cinglés ! Tu en es conscient au moins ? lança-t-elle en secouant la tête.
- On ne change pas une équipe qui gagne, répondit-il en éclatant de rire.
- Si tu le dis... lâcha-t-elle, faussement résignée.
- Sinon, je vais avoir besoin de toi, poursuivit-il.
- À quel propos ? demanda-t-elle en arquant un sourcil.
- J'ai envie d'acheter un cadeau pour ta mère, mais elle a déjà plein de choses. Du coup, je ne sais pas quoi lui prendre, expliqua-t-il.

- C'est pour ça que tu es passé me récupérer devant le collège ? questionna-t-elle.
- Je voulais aussi passer du temps avec toi après ça, répondit-il avec douceur.
- Comme si j'allais te croire... lança-t-elle en levant les yeux au ciel.
- Je te promets que c'est la vérité, assura-t-il en jetant un rapide regard vers elle.
- Et concernant ce "quelque chose" pour maman, as-tu au moins une idée de ce que tu veux lui prendre ou pas du tout ? demanda-t-elle, curieuse.
- Honnêtement, je pensais à lui prendre une tarte à la cerise et au chocolat, avoua-t-il, calmement.
- Une tarte ? Une tarte à la cerise et au chocolat ? Sérieusement ? s'exclama-t-elle, les yeux ronds.
- Pourquoi pas ? Il n'y en a plus à la maison, et ta mère adore ça, répondit-il en haussant les épaules.
- Maman aime surtout l'or. Et c'est vers ça que tu vas te diriger, répliqua-t-elle en insistant.
- De l'or ? Mais elle a déjà des bijoux en or, fit-il remarquer.
- De l'or, maman n'en aura jamais assez, et crois-moi, elle ne refusera pas un autre bracelet en or de chez Frayssinet, affirma-t-elle avec assurance.
- Frayssinet ? demanda-t-il, intrigué.
- C'est un joaillier. D'ailleurs, il n'est pas très loin d'ici. Et non, il n'a aucun rapport avec ton humoriste préféré Roman Frayssinet, enfin je crois, répondit-elle.
- Dans ce cas, on ira là-bas pour acheter un bracelet en or pour ta mère. Mais d'abord, il faut que je récupère des dossiers importants au labo, conclut-il en tournant brusquement vers un parking.
- Quel genre de dossiers ? demanda-t-elle, intriguée.
- Juste des papiers à propos d'un sujet sur lequel je travaille. Mais ne t'inquiète pas, je ne serai pas long, assura-t-il avant de couper le moteur, de sortir du véhicule avec sa fille et de pénétrer ensemble dans l'immeuble.



Ainsi, après avoir passé la sécurité grâce au badge de Thibaud, ils prirent l'ascenseur avant d'entrer enfin dans le laboratoire. À l'intérieur, Thibaud commença à rassembler ses dossiers, lorsque soudain, un message sur son téléphone le poussa à interrompre momentanément ce qu'il faisait.

- Eugénie, je suis désolé, mais je vais devoir te laisser seule ici quelques minutes, annonça Thibaud en consultant son téléphone.
- Quelque chose de grave est arrivé ? demanda-t-elle, intriguée.
- Non, seulement un collègue qui galère avec des résultats de spectrométrie qu'il n'arrive pas à interpréter, et il m'a demandé de le rejoindre pour l'aider, ajouta-t-il.
- Dans ce cas, je patienterai ici, déclara-t-elle.
- Tu es sûre que ça ne te dérange pas ? insista Thibaud, visiblement hésitant.
- Mais oui, va régler ton affaire. Je t'attendrai tranquillement ici, confirma-t-elle d'un ton détaché.
- Dans ce cas, j'y vais, et je te promets que je ne serai pas long, ajouta-t-il avant de franchir la porte et de disparaître en direction de l'étage supérieur.

Bien qu'elle fût à présent seule dans le laboratoire, Eugénie ne sembla manifester aucun intérêt pour les lieux, jusqu'à ce qu'elle aperçût soudain un rouge-gorge perché sur la fenêtre. À cet instant précis, ses pensées vagabondèrent sans but, lorsqu'elle prit soudain conscience de quelque chose, bien qu'elle n'en formulât aucun mot clairement. Par conséquent, elle s'aventura entre les étagères encombrées de flacons, où étaient inscrits des noms tels que chlorure de thionyle, pentachlorure de phosphore ou polonium 210. Tandis qu'elle poursuivait son exploration et commençait à se demander si elle ne pouvait pas emporter l'un de ces produits avec elle, Eugénie reconnut les pas de son père qui approchait. De ce fait, elle ouvrit son sac et, prise de panique, y glissa à l'aveugle sept flacons de 200 ml, chacun étiqueté "*Lectine-A*", une solution concentrée d'abrine, protéine végétale d'une toxicité extrême. Peu après, Thibaud reparut, récupéra rapidement ses dossiers oubliés, puis invita Eugénie à le suivre, puisqu'ils avaient déjà perdu suffisamment de temps ici. De ce fait, ils quittèrent aussitôt le bâtiment, rejoignirent le parking, montèrent dans la voiture, puis s'engagèrent ensemble sur la nationale. Quelques kilomètres plus loin, ils arrivèrent finalement à la bijouterie, où Eugénie guida naturellement son père vers un élégant bracelet en or. Après cet achat, ils décidèrent ensemble d'aller à la pâtisserie du quartier afin de discuter et de partager un moment entre père et fille. Suite à cette sortie, ils rentrèrent à la maison, où, pendant que Perrine préparait le dîner, Eugénie monta rapidement se changer discrètement. Là-haut, cette dernière alla se brosser les dents, puis, lorsqu'elle commença à réviser ses cours, elle entendit soudain sa mère hurler. L'adolescente supposa aussitôt que son père s'était empressé d'offrir le bracelet en or sans attendre le dîner prévu ensemble. Plus tard, ses parents l'appelèrent pour manger, et, autour d'un poulet rôti, ils partagèrent un moment chaleureux avant qu'elle ne s'éclipsât.



Alors que jeudi commençait à peine, sans surprise, elle répéta sa routine habituelle, puisqu'elle se leva, fit sa toilette, s'habilla, prit son petit-déjeuner, puis partit. Mais tandis qu'Eugénie se tenait, comme chaque jour, en face de Béatrice, elle ressentit soudain l'envie de partager quelque chose avec elle, quelque chose qu'elle n'avait jamais imaginé partager.

- De la soupe, du pain, une salade et du jus d'orange... Voilà ce que ce collègue de merde a à nous proposer pour déjeuner. De la soupe, du pain, une salade et un putain de jus d'orange à la con, grommela Béatrice en consultant longuement le menu du jour.
- Je sais pas ce que t'as contre la soupe, mais moi j'adore ça, lâcha Eugénie.
- Eh bien pas moi, rétorqua Béatrice.
- Si tu avais le choix, qu'est-ce que tu voudrais qu'ils t'apportent à manger ? demanda Eugénie.
- Des haricots verts, répondit Béatrice sans hésiter.
- Des haricots verts ? Non mais t'es sérieuse ? s'étonna Eugénie.
- À l'ail et au citron, poêlés aux oignons et lardons, ou servis avec des œufs durs et une vinaigrette moutarde..., les haricots verts passent très bien, et je pourrais en manger matin, midi et soir. Puis plus sérieusement, avec ce que nos parents paient en frais de scolarité, ils pourraient nous demander notre avis sur ce qu'on veut manger, non ? enchaîna Béatrice, tandis qu'Eugénie lui retirait le menu des mains.
- À en croire ce que dit le menu, il y aura également des haricots verts dans la salade, fit remarquer Eugénie.
- Mais, tu as raison, et ça commence à être grave... je devrais vraiment consulter un ophtalmo, lança Béatrice en reprenant le menu des mains d'Eugénie pour le relire une fois de plus.
- Malgré tout, à propos de tes haricots verts je ne crois pas qu'ils accepteraient de faire du cas par cas. Et s'ils devaient en proposer à tout le monde, je doute que l'annonce soit bien reçue. Au contraire, je pense que plus personne reviendrait à la cantine. Mais quoi qu'il en soit... Béatrice, j'ai une question que j'aimerais te poser, ajouta Eugénie.
- J'ai faim... Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai faim... marmonna Béatrice.
- Laisse tomber, souffla Eugénie.
- C'est quoi ta question ? demanda Béatrice, intriguée.
- Laisse tomber, répéta Eugénie, un peu plus bas.
- Allez, dis-moi, insista Béatrice.
- Promets-moi d'abord que tu ne le diras à personne, lâcha Eugénie, plus sérieuse.

- Tu es amoureuse, c'est ça ? taquina Béatrice.
- Quoi ? s'indigna Eugénie.
- Laurent ? Dylan ? Paul ? Lisa ? enchaîna Béatrice, moqueuse.
- Mais qu'est-ce que tu racontes ? protesta Eugénie.
- Qui est le mec ou la fille qui te bouffe le cerveau ? demanda Béatrice en souriant.
- Je ne sais même pas pourquoi je continue à te parler, soupira Eugénie.
- D'accord, je me tais. Et je te promets que je ne dirai rien. T'es ma copine, après tout. Alors dis-moi ce que tu voulais me dire, reprit Béatrice, un peu plus douce.
- En 1872, dans l'Ouest américain, il n'était pas rare qu'un homme tue pour un regard de travers. En 1921, dans les campagnes russes livrées au chaos post-révolutionnaire, tuer pour un lopin de terre ou une paire de bottes relevait de la norme. En 1963, dans les Hautes-Terres de Papouasie-Nouvelle-Guinée, les vendettas tribales faisaient partie intégrante du quotidien, et des milliers de cadavres gisaient à l'orée des villages. À ces époques, personne ne traversait une vie entière sans tuer. Oui, tout le monde savait ce que c'était. La mort faisait partie du décor, elle appartenait au quotidien. Et pourtant, aujourd'hui, on vit sans jamais se poser la question. Pourquoi ? Alors, dernièrement, je n'arrête pas d'y penser. Oui, je me demande combien de personnes, sur cette Terre, vivent toute leur vie sans savoir ce que ça fait de tuer. Parce qu'en réalité, ce sentiment-là, cette sensation précise, la quasi-totalité de l'humanité ne sait pas ce que c'est. Et personnellement, j'ai bien envie de savoir ce que cela fait... de tuer, murmura Eugénie.
- Je me demande ce que les autres en penseraient... Et si on leur demandait leur avis ? déclara Béatrice en se levant soudainement.
- Béatrice ! Mais qu'est-ce que tu fais ? On est pourtant copines... Et tu m'as promis ! Alors arrête ! hurla Eugénie.
- Tu n'es pas ma copine, et je ne t'ai rien promis du tout. Alors je n'ai aucun compte à te rendre, s'exclama Béatrice en se tournant vers les autres.
- Arrête ! répondit Eugénie.



Par conséquent, Béatrice continua de hurler avec insistance, ce qui attira d'abord deux élèves, puis six, jusqu'à ce qu'une quinzaine reprit ses paroles :

**Devinez quoi ! Eugénie est complètement folle, c'est une vraie cinglée ! Répétez après moi, la cinglée, la cinglée, la cinglée !**

Indifférents aux cris, des surveillants et des enseignants installés autour d'une table continuaient leur discussion. Quant aux cuisiniers, alertés par le vacarme, ils abandonnèrent à nouveau leurs marmites pour venir imposer le silence et sermonner bruyamment les élèves. De son côté, Eugénie, perdue entre colère et incompréhension, se dirigea vers la sortie, jusqu'à ce qu'elle aperçût la cuisine entrouverte. Sans hésiter, elle s'y glissa, ouvrit son sac, sortit un flacon de "*Lectine-A*" et en dévissa lentement le bouchon. Elle en versa le contenu dans les marmites alignées sur les feux, avant de contaminer les bonbonnes de jus, les saladiers de crudités et les corbeilles de pain. Une fois son geste accompli, elle referma le flacon désormais vide, le rangea dans son sac, puis retourna calmement auprès de Béatrice, comme si de rien n'était. À nouveau installée, Eugénie assista en silence aux réprimandes des cuisiniers, qu'elle observa ensuite regagner la cuisine pour finaliser les préparations. Peu après, les marmites fumantes furent disposées sur les buffets, les bonbonnes mises en place, et les élèves comme le personnel furent appelés à se servir. Eugénie, comme tous les autres, saisit un plateau, y posa un bol de soupe, une portion de salade, un morceau de pain et un verre de jus. Rejoignant sa place habituelle, elle se mit à observer chaque convive manger paisiblement, lorsqu'un bruit sourd émana soudain de l'arrière-cuisine. Rapidement, elle vit adolescents et adultes vaciller, puis s'effondrer, la tête plongée dans leurs assiettes. Béatrice, quant à elle, ne fit pas exception, puisque son visage s'écrasa violemment sur ses haricots verts, qu'elle affectionnait tant. Alors, Eugénie se leva lentement et, sans se presser, traversa la cantine, où gisaient les corps de deux cent quatre-vingt-deux personnes. Tandis qu'elle avançait entre les tables, elle prit conscience de l'efficacité meurtrière des substances dérobées dans le laboratoire de son père. Enfin, d'un pas tranquille et assuré, elle quitta la cantine et rejoignit un groupe d'élèves rassemblés devant la salle numéro soixante-quatre. Là, un surveillant s'approcha de l'assemblée, qui, stupéfaite, le découvrit pour la première fois dans un tel état de panique.

- Écoutez-moi bien, les jeunes. Les cours sont annulés pour aujourd'hui, et très certainement pour demain également. Vous devez donc immédiatement quitter l'établissement. Ceux qui prennent le bus sont invités à rejoindre sans attendre leur arrêt habituel. Quant à ceux qui attendent leurs parents, je vous invite à les contacter pour qu'ils viennent vous récupérer à l'extérieur, le plus rapidement possible. Puis pour ceux qui n'ont aucun moyen de les appeler, des surveillants seront présents à la sortie afin de vous prêter un téléphone, dit-il avant de s'éloigner en hâte pour aller prévenir un autre groupe d'élèves rassemblés devant une autre salle.

À cela, Eugénie suivit docilement ses camarades vers la sortie, où résonnaient déjà les gyrophares des secours et le vacarme des adultes affolés. Sans prêter attention à l'agitation croissante, elle quitta les lieux, rejoignit un bus stationné devant le collège, puis rentra calmement chez elle. Montant directement à l'étage, elle gagna sa chambre, se changea brièvement, puis disparut dans la salle de bain. Là, elle se brossa les dents avec soin, prit une douche, puis regagna sa chambre, où elle s'allongea paisiblement sur son lit. Au même instant, son regard glissa vers la fenêtre, où un nouveau ver de terre fut happé d'un coup sec par un corbeau affamé. Devant cette scène, Eugénie esquissa naturellement un sourire discret, comme si elle venait enfin de comprendre pourquoi elle était née.